

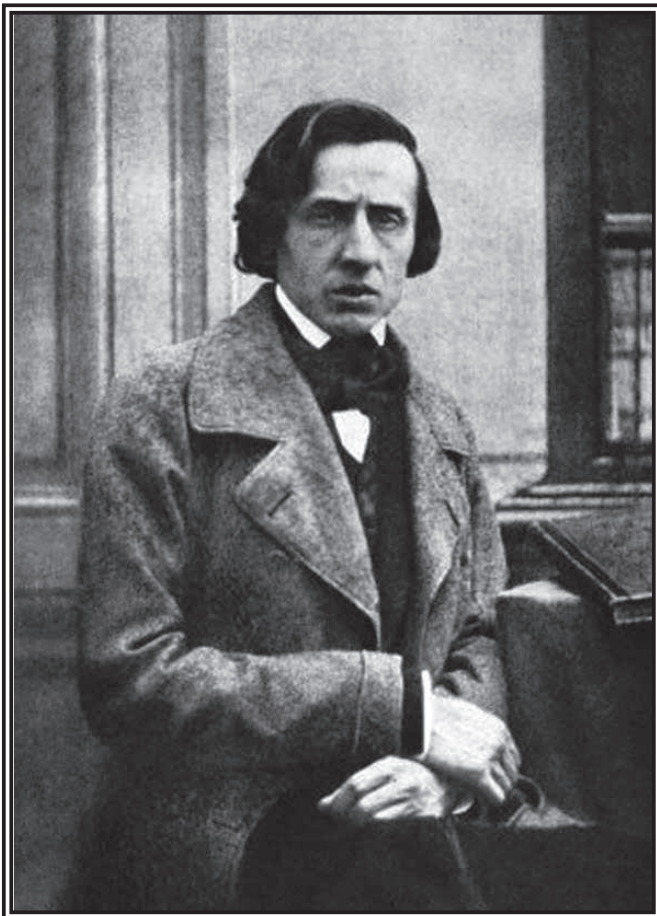
FREDERIC CHOPIN. LA NOTE BLEUE.

Exposition du bicentenaire.

Le froid est diablement pénétrant, ce lundi premier mars. Saisie au vol dans le métro, cette exclamation d'une copine à une autre copine : « c'est terrible de casser le Ramadan avec des pâtes bolognaises ! » Le ton m'a paru ironique, mais je peux me tromper... Plus loin, c'est la violence d'un appel au calme qui me frappe : « N'y pense plus ! Ce n'est pas une affaire d'état ! »... Je suis sur le point de sortir quand, dans un couloir, une voix haletante m'interpelle : « c'est horrible : à mon âge, j'peux mourir dans la rue. Il est 4 h, je n'ai pas encore déjeuné »

Moi non plus, je n'ai pas déjeuné. Mais pour moi, c'est un choix. Juste après mon cours de yoga, je me suis précipitée au Musée de la Vie Romantique voir l'exposition « Frédéric Chopin, La note bleue. ».

Descendre la rue Pigalle, maintenant... Chopin y a habité au 16 avec George Sand. Aujourd'hui, cette entrée d'immeuble est encadrée par deux devantures d'un jaune tendance moutarde, l'une, une librairie-jeunesse, « Le géant et la coccinelle », et l'autre, une boutique de bijoux, « Marie Tonne ».



La rue Chaptal, rejointe à son croisement avec la rue Pigalle, je vais cette fois encore au 16 et passe sous un porche. Après ça, le monde semble se faire plus étroit et plus doux. De gros pavés disjoints font changer de temps et de lieu. Me voilà transportée, deux siècles en arrière, devant une élégante maison de campagne : façade blanche, larges et hauts volets verts. Elle a été construite en 1830, dans un style restauration, pour le portraitiste hollandais Ary Scheffer, son frère Henri, et leur cousin, Ernest Renan. Elle est précédée d'une cour et d'un petit perron. Et a pour vis-à-vis les ateliers d'artistes de deux des frères Scheffer.

Cette demeure, simple mais de belle allure, fut autrefois fréquentée par les Romantiques. George Sand, Marie d'Agoult, Lamartine, Chopin, Liszt, Mendelssohn, Ingres, Rossini, Paganini, Pauline Viardot, Thiers, Dickens, Heinrich Heine, et Delacroix y vinrent, entre autres, aux vendredis des Scheffer.

Cet enclos, dit « enclos Chaptal », comprend également une serre sous verrière avec une rocaille, et un jardin entouré de massifs que le printemps fleurira de roses et de lilas. Devenu « Musée de la vie Romantique » après qu'un grand nombre de souvenirs, de meubles, et de tableaux ayant appartenu à George Sand y aient été rassemblés, il fait partie, depuis 1983, des « musées de la ville de Paris ». Il est aujourd'hui au centre de l'hommage rendu par notre capitale, pour le bicentenaire de sa naissance, à Chopin - ce musicien polonais, né de père français, qui vécut à Paris près de la moitié de ses trente-neuf années.

C'est bien plus que le métro et les angoisses qui y explosent, qui s'effacent ici. En ce jour où des invitations sont exigées à l'entrée, dans ces pièces étroites, ces couleurs fanées, ce décor charmant et suranné et cet encombrement d'objets légués les uns par la famille Scheffer-Renan et les autres par Aurore Lauth-Sand, la petite-fille de George Sand, on éprouve –j' éprouve, du moins– la sorte d'intimité vaguement poisseuse qu'entretient la mondanité avec la culture. J'entends : « Veuillez m'excuser de vous déranger, Monsieur, mais, dans le temps, vous m'avez préparée en Français au bac ».

Dans le temps...

Cette scène de reconnaissance entre une ex-élève et un ex-professeur, ni l'un ni l'autre exactement dans la fleur de l'âge, donne le style du public du jour. Un peu de son atmosphère. De sa note bleue.

Mais pourquoi, à propos, l'exposition Chopin porte-t-elle en sous-titre « La note bleue » ?... Une expression qui relie musique et peinture... Qui m'évoque une tonalité sensible, et nostalgique comme les Picasso de la période bleue... Le jazz, lui, parle de « blue note »... Je cherche, je cherche... Et finis par apprendre que ce serait parce que Georges Sand -qui avait déjà baptisé

« mansarde bleue » l'appartement du 19 quai Malaquais où elle vécut entre 1832 et 1836 avec Musset- aurait entendu des « notes bleues » dans l'œuvre et le jeu de Chopin. Delacroix aussi, paraît-il, repérait ces « notes bleues »

Dans les salons du bas, on se presse autour d'un attendrissant bric-à-brac mal éclairé de livres reliés, d'objets et de portraits peints, dont une huile sur toile de François Bouchot, appartenant au Louvre, qui représente María-Felicità García, surnommée la Malibran, prima donna célébrissime de l'époque, en émouvante Desdémone, dans l'opéra « *Othello* » de Rossini. Cette chanteuse qui connut un succès fulgurant mourut à vingt-huit ans, en 1836.

Sa sœur, la mezzo-soprano Pauline Viardot, qui fut amie de George Sand, et vivra, elle, plus de quatre-vingts ans, y est peinte par Ary Scheffer dans une manière qui fait penser à Ingres. Elle a, sur ce tableau, les yeux lourds, la nuque longue, épaisse, et blanche, l'épaule marmoréenne, la main puissante, et comme une insolence retenue, un défi, dans le regard. Ce portrait vient d'être offert au Musée de la Vie Romantique par Solange Thierry qui dirigea la revue, « L'œil ».

Ces deux cantatrices, La Malibran et Pauline Viardot, étaient filles du ténor espagnol Manuel Garcia – qui fut aussi l'inventeur du laryngoscope.

Un portrait tourmenté de Chopin par Delacroix me touche davantage. Chopin y est figuré, la peau claire et l'air sombre. Il est chevelu et tendu. Il semble inquiet. Tourmenté. À en faire penser à George Sand écrivant à propos de lui : « Vous allez trouver mon cher enfant bien chétif et bien changé depuis le temps que vous ne l'avez vu... » Mais à fixer encore et encore ce long visage blême et osseux, ce visage fait d'angles, de bosses et de facettes, ce visage creusé, labouré, et comme sculpté, une autre

image me vient. Celle de certains autoportraits de Giacometti. La structure m'en semble proche -comme d'un silex taillé. Avec également la présence d'une vibration égarée et douloureuse dans l'œil et sur les lèvres.

Chopin est né dans le Duché de Varsovie - à l'époque, la Pologne n'était plus un royaume, mais un duché - dans le manoir aristocratique, à une cinquantaine de kilomètres de Varsovie, où s'étaient rencontrés son père et sa mère, lui, un émigré lorrain devenu précepteur, et elle, une dame d'honneur.

À dix ans déjà, Fryderyk Franciszek Chopin, joue pour le grand-duc de Varsovie, Constantin, qui éprouve un grand bien-être à l'écouter. Mais, en 1830, quand le frère du grand duc, le tsar Nicolas 1er, arrive à Varsovie, Chopin, quoique paré du titre de « premier pianiste du Tsar », refuse de jouer devant lui. L'Europe entière est alors révolutionnaire. Le patriotisme polonais s'oppose à l'autoritarisme russe.

Le 2 novembre 1830, peu avant l'insurrection de Varsovie qui sera réprimée dans le sang par les Russes, Chopin quitte la Pologne. Il a vingt ans et ne retournera jamais dans son pays. On trouvera dans sa correspondance et son journal intime l'expression de ses tourments à ce sujet. Devait-il rentrer en Pologne pour se battre ? Non, lui ont répondu ses parents, sa mission est de servir sa patrie autrement que par les armes... Une coupe d'argent remplie d'un peu de sa terre natale le suivra toute sa vie et son contenu sera mêlé à la terre du cimetière qui recouvrira son cercueil.

Après un bref séjour à Vienne et un passage encore plus court à Londres, il s'installe à Paris où il devient le professeur de piano le plus recherché des milieux aristocratiques. « Il faut chanter si vous voulez jouer du piano », enseignera à ses élèves cet amoureux des cantatrices. En 1832, il donnera son premier concert public

rue Cadet, dans les Salons Pleyel qu'Ignace Pleyel a inaugurés deux ans plus tôt. « Chopin tourne la tête à toutes les femmes », rapporte-t-on. « Les hommes en sont jaloux. Il est à la mode. Sans doute porterons-nous bientôt des gants à la Chopin. Mais le regret du pays le consume... » Lui qui a joué, enfant, devant le grand duc Constantin, qui jouera devant Louis-Philippe et sa cour, et, un an avant sa mort, devant la reine Victoria, refuse toutes les invitations de l'ambassade russe. Il est à Paris, déclare-t-il, en émigré politique et non en sujet loyal du Tsar.

Il rencontre Sand en 1836. Ce n'est pas un coup de foudre. « Quelle femme antipathique que cette Sand ! » aurait-il dit, « Est-ce vraiment bien une femme ? » Mais Sand aimait les jeunes artistes. Et peut-être la Pologne fut-elle pour quelque chose dans leur rapprochement ? George Sand n'était-elle pas, du côté de son père, arrière, arrière petite-fille (par une branche bâtarde) d'Auguste II de Saxe, qui régna sur la Pologne de 1670 à 1733 ?

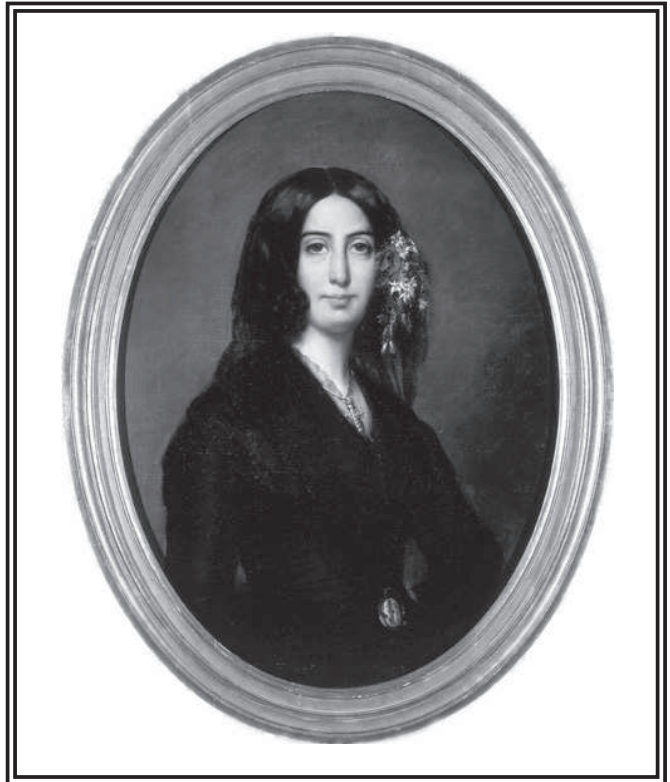
Toujours est-il qu'ils partagèrent, en 1838, un hiver désastreux à Majorque, à la chartreuse de Valldemossa ; passèrent de beaux jours, et d'autres sans doute moins beaux, à Nohant et à Paris, d'abord rue de Pigalle, puis square d'Orléans. « Nous n'avions », écrira Sand, « qu'une grande cour, plantée et sablée, toujours propre à traverser, pour nous réunir... tantôt chez moi, tantôt chez Chopin, quand il était disposé à nous faire de la musique... » Mais en juillet 1847, c'est la séparation. Définitive.

Chopin mourut le 17 octobre 1849, 12, place Vendôme, à l'âge de 39 ans. Il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, après une cérémonie à la Madeleine, aux sons de sa propre « *Marche funèbre* ». Comme il le lui avait demandé, sa sœur Ludwika ramena son cœur en Pologne. Il se trouve actuellement dans un pilier de l'église Sainte-Croix de Varsovie. « Chopin a passé parmi nous comme un fantôme », dira Liszt.

Dernier tour sélectif sur les collections exposées... Le pastel représentant le Maréchal Maurice de Saxe, arrière-grand-père de George Sand, et fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne... Le coffre à bijoux d'Aurore de Saxe, grand-mère de George Sand, et fille naturelle – elle aussi – du Maréchal... Une aquarelle dite « à l'écrasage » peinte par George Sand... Un dessin de son fils, Maurice Dudevant... Le moulage d'une main de Chopin... Un tableau de Corot, semblable à une « mélodie palpitante et rêveuse » (Qui a écrit ça ? je ne sais plus)... Et tout à coup, s'élève de la musique, non pas enregistrée, mais réelle. Dans l'atelier d'Ary Scheffer, une femme vient de s'asseoir au piano.

Il me suffit de fermer les yeux pour que me revienne Vladimir Jankélévitch disant des « nocturnes, berceuses, barcarolles et marches funèbres de Chopin » qu'elles sont « autant de genres interchangeables de la musique du soir ». Ou celle de la pianiste Anne Queffelec évoquant sur France Culture le goût de Chopin pour les arabesques, pas à cause de leur effet décoratif, mais pour l'émotion qui en sort. Ou disant de la trille, qu'elle est dans sa musique, un frisson parfois de détresse, et parfois de jubilation... Elle avait cité Julien Green, qualifiant Chopin d'« enchanteur autoritaire »... L'autorité, avait-elle précisé, c'est la main gauche qui la joue. La mélodie est à la droite... Elle avait dit « fluidité », parlé d'« émotion volatile » et « d'extase au sens propre » - qui vous transporte hors de vous »... Dans une musique de Chopin, elle sentait essentiellement de l'eau et de l'air -et très peu de terre. Chopin lui faisait penser à Racine et à Verlaine... S'il n'avait donné que des noms techniques à ses compositions, c'était pour rester dans l'indicible...

La pianiste s'est arrêtée net. Des visiteurs l'applaudissent. Elle présente des excuses, « Je ne pensais pas déranger », dit-elle. On s'écrie... On



parle enfin de Chopin... Mais, cette fois, ni de sa vie, ni de ses amours, ni de son pays, ni de ses maladies. Juste de sa musique....

Reste à m'approcher du réchaud sur lequel fume une marmite de lait. Des plaques de chocolat viennent d'y être cassées. Un cuisinier fouette ce mélange à la main avant de servir à la louche, moyennant quatre euros, un chocolat épais, savoureux et bouillant. De quoi se protéger le moins mal possible contre le froid de la rue et la rudesse de certaines relations, dites pourtant humaines.

Béatrice NODÉ-LANGLOIS.

« *FREDERIC CHOPIN. LA NOTE BLEUE* » :

Musée de la Vie romantique :

Hôtel Scheffer-Renan, 16 rue Chaptal

75009 Paris. Tél. : 01 55 31 95 67

Ouvert tous les jours, de 10h à 18h sauf les lundis et jours fériés. Métro Saint-Georges, Pigalle,

Blanche, Liège Bus 67, 68, 74

Exposition jusqu'au 11 juillet 2010